

CHOISISSEZ UNE RUBRIQUE

► Universités - Les atouts de la réussite

Mode d'emploi - Les raisons du succès d'un étudiant sont souvent à rechercher dès le collège ou le lycée. La taille de l'université est également un élément important, les plus petites offrant un meilleur encadrement.

En 1999, huit étudiants sur dix ont décroché leur diplôme d'études universitaires générales (DEUG) à l'issue d'un cursus s'étalant sur deux à cinq ans. A première vue, cette statistique, publiée en février par le ministère de l'Education (1), est rassurante. Pourtant, elle ne fait que masquer les dysfonctionnements de l'université et la situation d'échec dans laquelle s'enfoncent de nombreux étudiants. En effet, moins de la moitié d'entre eux (45,5 %) parviennent à obtenir leur DEUG en deux ans, près d'un quart (23,3 %) y consacrent trois ans, 8,7 % quatre ans et quelques obstinés mettent même cinq ans à franchir l'obstacle. Mais, surtout, sont pudiquement écartés de ces données chiffrées tous ceux qui ont abandonné l'université en cours de première année et parfois de deuxième année. Et ils sont légion. Conséquence, 40% des étudiants sortent de l'institution sans diplôme.

Inadaptation des facs à l'accueil des bacheliers, mauvaise orientation, manque de motivation ou dégoût des étudiants sont parmi les raisons les plus souvent invoquées pour expliquer cette hémorragie que l'université semble incapable de juguler et dont les causes doivent souvent être recherchées en amont, dès le collège ou le lycée.

Car, les experts en conviennent, les outils de la réussite se forment bien avant l'entrée dans l'enseignement supérieur. Là encore, les froides statistiques sont sans équivoque. « Les bacheliers de moins de 19 ans, ceux qui n'ont généralement jamais redoublé de classe, ont le taux de réussite au DEUG le plus grand, 90,7 %, contre 51,3 % pour les bacheliers plus âgés », note Aline Pauron, auteur de l'étude du ministère sur le premier cycle universitaire. Autre constat, les bacheliers scientifiques et dans une moindre mesure littéraires s'en sortent mieux, tandis que ceux des séries technologiques ont un taux de réussite deux fois moindre que la moyenne. Autre facteur, l'origine socioprofessionnelle. Les enfants de cadres, ingénieurs, professeurs ou instituteurs se taillent la part du lion quand les filles et fils d'employés et d'ouvriers, déjà très minoritaires en nombre d'inscrits, éprouvent plus de difficultés à obtenir leur DEUG.

Méthodologie et tutorat

Pour tenter de lutter contre cet échec chronique, les réformes se succèdent. La dernière en date, celle de François Bayrou en 1997, a notamment introduit la notion de tutorat et de cours de méthodologie. Les facs se sont donc mises à recruter des étudiants de 2^e et de 3^e cycle aptes à prodiguer des conseils aux nouveaux. « L'idée était bonne au démarrage, explique cette enseignante parisienne. Hélas, on s'est vite rendu compte que les étudiants qui fréquentent ces séances sont ceux qui en ont le moins besoin. Les plus faibles répugnent à y assister. Le tutorat a donc été abandonné ou mis en veilleuse dans de nombreux endroits. » Quant aux cours de méthodologie, censés apprendre à apprendre, ils se déroulent parfois dans la confusion. « Dans notre fac, constate amèrement un étudiant en droit, le prof de droit constitutionnel nous impose une méthode, celui de droit civil une autre, et l'enseignant chargé officiellement de la méthodologie une troisième, tout cela parce qu'ils n'ont pas réussi à se mettre d'accord en début d'année. » Heureusement, certaines universités, notamment parmi les plus jeunes ou parmi celles qui subissaient les plus forts taux d'échec, ont compris l'intérêt de miser sur cette palette de nouvelles aides pédagogiques qui semblent commencer à porter leurs fruits. « Les nouveaux étudiants, les moins sûrs d'eux, ont tout intérêt à s'inscrire dans de petites universités pour effectuer leur premier cycle d'enseignement supérieur, conseille un haut fonctionnaire de l'Education nationale qui connaît tous les rouages de l'intérieur. Ils y sont souvent mieux encadrés, les professeurs sont généralement de très bonne qualité et plus accessibles. Avec un solide DEUG ou une licence en poche, ils pourront alors se tourner vers des universités plus prestigieuses, qui font de la recherche, pour leur maîtrise ou s'engager en troisième cycle. »

1. Note d'information 01. 11 février 2001, direction de la programmation et du développement ; ministère de l'Education nationale.

Poitiers : cinq siècles d'excellence

« Les enseignements délivrés par l'université de Poitiers et les recherches qui les accompagnent appellent très nettement plus de jugements positifs que l'expression de préoccupations » : en 1994, les experts du Comité national d'évaluation concluaient ainsi leur rapport. Sept ans plus tard, les chiffres communiqués par sa présidence confirment cette analyse : l'université de Poitiers assure à ses 24 600 étudiants des taux de réussite plus élevés que la moyenne nationale dans la plupart des filières analysées. Une performance d'autant plus remarquable qu'elle fait partie de ce petit quart d'établissements qui assurent un enseignement pluri-disciplinaire, l'ensemble des disciplines analysées par Le Point y étant représentées.

Pour cette université, fondée en 1431 et qui compte parmi ses étudiants Ronsard, Du Bellay, Rabelais et Descartes, il y a plusieurs disciplines reines, comme celle du droit, « héritière directe de la faculté de droit créée il y a cinq siècles [...] et fleuron de l'université ». Pour les experts du CNE, « le personnel enseignant y est de grande qualité » et « en licence, les résultats sont particulièrement satisfaisants ». Avec un taux de réussite de 85 %, la faculté de droit se situe en effet très nettement au-dessus de la moyenne nationale (73 %). Mais l'ensemble des autres disciplines s'en sortent également bien : en sciences fondamentales, « où sur le plan qualitatif les observateurs ont été unanimes à reconnaître les mérites éminents de cette composante bien organisée et bien gérée », en sciences économiques, « entité très homogène et délivrant un enseignement de bon niveau », ou en sciences de la vie, « filière globalement satisfaisante ». Le constat d'ensemble est donc brillant et d'ailleurs l'université n'a cessé de voir, au fil des ans, le nombre de ses étudiants augmenter dans des proportions telles que la ville de Poitiers occupe une place étonnante : c'est l'une des plus jeunes villes de France.

Amiens au plus bas

Ce 15 mars, au cours d'un échange téléphonique avec Le Point, la présidence de l'université de Picardie-Jules-Verne a été laconique mais nette : « Je ne répondrai pas à votre questionnaire. Je n'ai pas d'autres explications à vous donner. » Manque de chance, cette université est l'objet d'un des derniers rapports en date du Comité national d'évaluation (CNE), l'autorité administrative qui en France est chargée d'expertiser les établissements d'enseignement supérieur. Treize spécialistes ont mené à bien cette évaluation, placée sous la responsabilité de Chantal Mironneau et Georges Lescuyer, membres du CNE. Ils ont commencé leur très sérieux travail en septembre 1998 et l'ont achevé en décembre 1999, avant qu'il soit rendu public en mars 2000. Leurs conclusions ne sont pas flatteuses pour cette université qui dispense plus d'une centaine de DEUG (diplôme d'études universitaires générales sanctionnant les deux premières années de faculté), licences et maîtrises et qui compte près de 20 000 étudiants essaimés dans six villes de la région picarde : Amiens, Beauvais, Creil, Saint-Quentin, Cuffies-Soissons et Laon. Qu'écrivent-ils au chapitre de la réussite des étudiants en DEUG ? « Sur l'ensemble des composantes, les résultats sont médiocres en première année et moyens en deuxième année. » En première année, les inspecteurs notent un taux de présence aux examens médiocre (65 %) et un taux de réussite très médiocre (42 %). En deuxième année, ils retiennent un bon taux de présence aux examens (87 %) et un taux de réussite moyen (60 %). En 1997-98, la durée d'obtention moyenne du DEUG, toutes composantes confondues, se situe autour de 2,7 années, ont-ils calculé, ce qui traduit le fait qu'en moyenne 70 % des étudiants diplômés ont redoublé une fois durant leurs années de DEUG.

« Outre la question de la réussite aux examens, le dispositif DEUG de l'université de Picardie-Jules-Verne n'apparaît pas performant, conclut le rapport des experts. Son fonctionnement est très conventionnel et plusieurs facultés à gros effectifs en premier cycle semblent gérer la situation sans dynamisme et sans véritable désir d'amélioration. Une évaluation interne doit être capable de pointer l'absence de suivi des étudiants, la très faible incidence des nouvelles pratiques pédagogiques et, dans certains cas, le désengagement presque complet des professeurs d'université. [...] » Pour expliquer ces faibles résultats, les enquêteurs avancent une explication particulièrement évidente : les moyens humains et matériels ne sont pas toujours à la hauteur des objectifs. « Les conditions de la réussite des étudiants sont inégalement assurées, écrivent-ils. Les professeurs sont trop peu nombreux à enseigner en premier cycle et le suivi des étudiants est mal effectué. Le bilan du tutorat et du soutien est, quant à lui, mal assuré. »

◀ retour